

*Paul Celan et Martin Heidegger*  
*Le sens d'un dialogue*



Hadrien France-Lanord

**PAUL CELAN** und  
**MARTIN HEIDEGGER**

Vom Sinn eines Gesprächs

ROMBACH WISSENSCHAFTEN

**Hadrien France-Lanord**

Nous remercions très cordialement Jörg Heidegger pour nous avoir autorisé à reproduire, en couverture de notre ouvrage, cette photo qu'il a lui-même prise en 1957 et que Martin Heidegger adressa à Paul Celan dans sa lettre du 30 janvier 1968 en remerciement du poème *Todtnauberg* - « La photo du chalet prise par notre fils aîné », écrit-il, « ne se veut pas une illustration, mais plutôt une simple aide pour permettre au regard poétique de voir la solitude de l'hiver. »

**H. F.-L.**

## *Paul Celan et Martin Heidegger*

### *Le sens d'un dialogue*

**Discours de présentation de la traduction allemande,  
Université de Fribourg en Brisgau, le 22 novembre 2007**

Monsieur le Recteur,

Chers Invités,

Mesdames, Messieurs,

avant toute autre chose, je tiens à dire quel honneur c'est pour moi de parler ce soir ici, à Fribourg et dans cette université où je fus moi-même étudiant et que je remercie de tout cœur pour son très bel accueil. Un grand honneur, dis-je, parce que c'est ici même, il y a quarante ans, que se sont rencontrés pour la première fois Paul Celan et Martin Heidegger à l'occasion d'une lecture organisée par le regretté professeur Gerhart Baumann dont je tiens ce soir à évoquer la mémoire. Bien que je ne l'aie pas connu, son beau livre *Souvenirs de Paul Celan* fait partie des quelques rares textes qui m'ont mis en chemin dans mon propre travail sur Celan et Heidegger. Mais parler ici est aussi pour moi un honneur auquel se mêle l'émotion, parce que c'est ici même, à Fribourg, alors que j'étais venu étudier il y a huit ans auprès du professeur Friedrich-Wilhelm von Herrmann que je salue de toute ma reconnaissance, qu'a commencé à germer l'idée de travailler vraiment sur les rapports entre Celan et Heidegger. C'est cette année-là également que, grâce au livre d'hommage à François Fédier que je préparais alors avec mon ami Fabrice Midal, j'ai eu l'occasion de rencontrer le docteur Hermann Heidegger à qui je tiens également à dire tous mes

remerciements pour la confiance qu'il n'a cessé de témoigner envers mon travail.

Aujourd'hui, donc, je viens présenter brièvement ce travail, et j'en profite pour dire aussi toute ma gratitude non seulement à Pierre Legendre qui, en France, l'a très généreusement accueilli en tête de sa nouvelle collection chez Fayard, mais aussi aux éditions Rombach, au professeur Günther Schnitzler, aux docteurs Leander Hotaki et Edelgard Spaude ainsi qu'à madame Melanie Panzer à qui je dois d'être là ce soir.

Venons-en donc à ce livre que vous m'offrez la possibilité de présenter. L'idée de l'écrire m'est venue peu à peu, et c'est ici même, à Fribourg, qu'elle est née, au fil de discussions avec mon ami Ivo De Gennaro et notamment à la lecture du texte de Clemens von Podewils qu'il me donna, que je traduisis aussitôt et où nous pouvons lire ces propos de Celan peu avant de mourir :

« À la différence de ceux que sa manière de parler offusque, je vois en Heidegger celui qui a fait regagner à la langue sa "l'impidité"<sup>1</sup>. »

Ce qui fut à mes yeux décisif dans ces lignes, c'est qu'elles donnaient le site propre du rapport entre Celan et Heidegger, à savoir la langue elle-même comme dimension d'un dialogue. Et ce d'autant plus que l'un et l'autre ont pensé, chacun à leur manière, la parole en tant que dialogue [*die Sprache als Gespräch*], ouvrant ainsi, pour Heidegger, à « l'éthique prise plus à la source »<sup>2</sup> de l'*homo humanus* en dehors de la métaphysique, et à une « éthique de l'œil »<sup>3</sup> chez Celan, aux confins du lyrisme.

---

<sup>1</sup> Clemens von Podewils, « Nominations / Ce que m'a confié Paul Celan », in : *Poésie*, n°93, Belin, Paris, 3<sup>e</sup> trimestre 2000, p. 119.

<sup>2</sup> *Brief über den »Humanismus«*, GA 9, 356.

<sup>3</sup> *Der Meridian*, TCA, n°467, p. 138.

En France, j'avais lu différentes choses sur la rencontre de Celan et de Heidegger, mais à mesure que j'approfondissais les recherches, je m'aperçus non seulement que personne ne parlait du site à partir duquel put avoir lieu cette rencontre, mais que, plus étrangement, personne n'avait vraiment consulté les archives. Ainsi, tout le monde donnait en fait plus ou moins son opinion, le plus souvent à partir de préjugés un peu grossiers, voire de ces pures constructions idéologiques dont les Français sont si friands, en particulier dès qu'il est question de Heidegger. En ce qui concerne Heidegger, il est vrai que, en France en tout cas, beaucoup de monde en parle ; mais parmi ceux que nous entendons, j'en vois malheureusement très peu qui parlent à partir d'une intelligence des quelques 76 volumes que nous possédons désormais grâce au travail aussi intense que remarquable qu'accomplissent depuis des années Hermann Heidegger, Friedrich-Wilhelm von Herrmann et Hartmut Tietjen à qui je tiens à dire encore toute ma reconnaissance pour cet inestimable travail. À vrai dire, ce sort n'est pas réservé au seul Heidegger, mais aux philosophes en général. C'est pourquoi, lorsqu'on s'engage dans un travail de ce genre, il est bon de se fier à l'admirable exigence de pensée qui anime constamment Descartes, par exemple dans ces lignes du *Discours de la Méthode* :

« ...la pluralité des voix n'est pas une preuve qui vaille rien pour les vérités un peu malaisées à découvrir, à cause qu'il est bien plus vraisemblable qu'un homme seul les ait rencontrées que tout un peuple : je ne pouvais choisir personne dont les opinions me semblassent devoir être préférées à celles des autres, et je me trouvais comme contraint d'entreprendre moi-même de me conduire. »

Ayant renoncé à écouter la pluralité des voix, mais sans avoir rien projeté d'avance, c'est donc d'abord un travail d'élucidation que j'ai entrepris et

j'ai peu à peu découvert, sur le plan de la biographie, qu'il n'y a pas eu une seule rencontre, comme on le disait souvent, mais trois, que la première rencontre s'était plutôt bien passée et qu'il s'agissait surtout entre les deux hommes d'un dialogue inachevé, que la mort de Celan a interrompu, mais que Heidegger avait prévu d'approfondir en invitant le poète dans les contrées hölderliniennes de la haute vallée du Danube. Quand on pense à ce que les deux hommes se sont dit ou ne se sont pas dit, il ne faut donc pas oublier qu'ils ont à peine eu le temps de faire connaissance et qu'ils n'ont pas eu le temps d'entrer dans la vraie intimité d'une amitié au sein de laquelle seule la parole devient vraiment libre.

Mais au cours de mes recherches au *Deutsches Literaturarchiv* où m'avait si gentiment accompagné Walter Georgi qui fut un ami et de Celan et de Heidegger et souvent comme un pont entre eux, je découvris que le dialogue, non pas entre les deux hommes, mais au sein de leurs œuvres respectives, avait été beaucoup plus approfondi que ce que je croyais et dont à peu près personne ne parlait. Non seulement ce dialogue avait commencé dès le début des années 1950, mais il révélait de part et d'autre une connaissance intime des œuvres respectives. Dès lors les questions pour moi se précisaient : qu'est-ce qui avait amené Celan à lire avec une telle intensité Heidegger et qu'est-ce qui avait amené Heidegger à prêter une telle écoute à un jeune poète qui, à cette époque, n'était de loin pas encore reconnu comme aujourd'hui ? Questions qui ne peuvent à mon sens être vraiment posées que si on a d'avance abandonné la perspective – tout à fait inappropriée à la chose même – des sources ou des influences – « ...mais peut-on parler d'influence ? » demande Henri Focillon à la fin de son beau livre sur Piero della Francesca. « Un maître », poursuit-il, « n'assimile que ce qui est en lui<sup>4</sup>. »

Par-delà l'aspect biographique de la rencontre de Celan et de Heidegger à propos de laquelle on a beaucoup bavardé, d'une manière parfois

---

<sup>4</sup> Henri Focillon, *Piero della Francesca*, Paris, Pocket, coll. « Agora », 1991, p. 117.

franchement indécente, ce qui a retenu mon attention, c'est donc le sens de leur dialogue, c'est-à-dire du même coup la direction que doit être, pour nous aujourd'hui, ce dialogue, qui ne fut évidemment pas sans une certaine tension entre les deux hommes et qui demeure en outre inachevé, mais qui eut bel et bien lieu, plus essentiellement, sur le plan de la parole, dans le voisinage de la poésie et la pensée.

J'aimerais ainsi conclure ces quelques mots sur l'urgence de ce voisinage que Heidegger a déployé grâce à sa méditation, dès *Être et temps* (§ 34), en vue d'une parole qui ne soit plus catégoriale, mais qui parle, d'une manière qui était si vitale pour Celan : à partir de l'existence – « sous l'angle d'incidence de son existence » [*unter dem Neigungswinkel seines Daseins*] dit le poète dans *Le Méridien*<sup>5</sup>. Ce voisinage n'est pas la lubie d'un philosophe qui serait également porté sur la littérature, mais une urgence [*Not*], qui a essentiellement à voir avec le dépassement de la métaphysique et la possibilité éventuelle de dépasser le nihilisme dont le Goulag, Auschwitz et la bombe atomique, sont, chacun de manière absolument unique en son genre [*einzigartig*], les symptômes les plus violemment manifestes. Or, *c'est s'illusionner que de croire que le nihilisme* – et en particulier Auschwitz qui en est la manifestation la plus extrême – *puisse être dépassé à l'intérieur de la dimension au sein de laquelle il se déploie, à savoir à l'intérieur de la métaphysique*. Seul un saut est ici possible, à la préparation duquel la méditation du sens du dialogue de Celan et de Heidegger est des plus nécessaires [*not-wendig*].

Je ne terminerai pas cette allocution sans dire combien, en tant qu'Européen notamment, je suis heureux que cette méditation, dans l'aventure de laquelle je me suis risqué en français, ait pu trouver un accueil

---

<sup>5</sup> *Der Meridian*, TCA, p. 9. Dans son exemplaire du *Méridien*, Heidegger a souligné ce passage et inscrit les annotations suivantes : « c'est ce que signifie "correspondre" dans la conférence de 1950 *La parole* », puis, en dessous, un renvoi à « *Sein und Zeit*, § 34 ». C'est bien là en effet – dans cette parole qui, pour la première fois après le règne de 2500 ans des *catégories* dans la langue de la métaphysique, est pensée existentiellement – que le dialogue de Celan et de Heidegger a son site le plus propre.

dans la langue qui était celle de Celan et de Heidegger, dans l'allemand. Étant moi-même traducteur, je sais ce que cela représente de travail et d'endurance, surtout quand cette entreprise n'est pas simple traduction, mais, comme l'a fait Jürgen Gedinat, souci de donner un accueil véritable, c'est-à-dire en l'occurrence souci de faire apparaître l'originalité du texte français grâce à une écoute extraordinairement fine des possibilités de la langue allemande. Cela aussi est dialogue, et je suis infiniment reconnaissant à Jürgen Gedinat de l'avoir rendu possible.

Je vous remercie pour votre attention.

**Hadrien France-Lanord**



## *Paul Celan et Martin Heidegger*

### *Le sens d'un dialogue*

#### **Avant-propos à l'édition allemande**

Paul Celan et Martin Heidegger sont l'un et l'autre de grands traducteurs et pour tous deux la traduction ne fut pas une activité à part qui serait venue se surajouter à leur travail, respectivement, de poète et de penseur. Ce rôle éminent de la traduction chez Celan et Heidegger tient essentiellement à l'originalité de leur rapport à la parole ; pour Celan, dans la parole éprouvée comme dialogue, il s'agit de s'ouvrir à l'« étrangère proximité » [*fremde Nähe*<sup>6</sup>] pour arriver à recueillir « ce que la parole a de destinalement chaque fois unique » [*das schicksalhaft Einmalige der Sprache*]. Heidegger, quant à lui, nomme *dialogue* ou *entretien* [*das Gespräch*<sup>7</sup>] cette dimension de la parole au sein de laquelle s'entre-appartiennent être, aître humain et êtres humains. Pour Celan comme pour Heidegger, l'expérience de la parole est en elle-même traduction, parce que la parole ne peut être parlante qu'à partir d'une extrême altérité à laquelle, chacun à leur façon, le poète et le penseur sont à l'écoute. C'est pourquoi Heidegger écrit dans le grand cours sur Parménide que :

---

<sup>6</sup> Voir à ce sujet le beau catalogue intitulé « *Étrangère proximité* ». *Celan en tant que traducteur*, édité par Ulrich Ott et Friedrich Pfäfflin, Marbacher Kataloge 50, Marbach am Neckar, Deutsche Schillergesellschaft, 1997.

<sup>7</sup> Cf. par exemple *Études heideggeriennes*, n°19, Berlin, Duncker & Humblot, 2003, p. 14 : « Mais la pensée en tant que dire qui montre est la Dite – et ne peut avoir proprement lieu comme Dite que dans l'avenance à soi au cœur de l'entretien de l'estre dans la parole [*ins Gespräch des Seyns*]. Autre – c'est-à-dire initial – est l'entretien en lequel l'estre advient dans la parole à l'avenance de son verbe. » ; et p. 25-26 : « ... le *Gespräch*, l'entretien de la parole est désormais l'avenance de la parole en tant que demeure pour le recueillement de la pensée comme mémoire qui laisse le silence du mot reposer dans l'avenance. »

« traduire, au sein de sa propre langue [*Sprache*], la parole [*Wort*] la plus propre de cette langue, voilà qui reste toujours ce qui est difficile. C'est la raison pour laquelle, par exemple, la traduction dans la langue allemande de la parole d'un penseur allemand est particulièrement difficile, parce qu'ici se maintient avec ténacité le préjugé selon lequel nous comprendrions d'elle-même la parole allemande, parce que cela fait bien sûr partie de notre propre langue, alors qu'au contraire, lorsque nous traduisons la parole grecque il nous faut bien d'abord commencer par apprendre une langue étrangère. Mais dans quelle mesure et pour quelle raison tout dialogue (tout entretien de la parole : *Gespräch*) et tout dire est une traduction qui jaillit originalement au sein même d'une langue, et qu'est-ce que "traduire" signifie vraiment dans ce cas ? – tout cela ne peut pas être discuté plus en détail ici<sup>8</sup>. »

Ces paroles prononcées lors du semestre d'hiver 1942-1943 ne sont pas uniquement une sérieuse mise en garde contre la monstrueuse défiguration de ce qui est proprement, c'est-à-dire à *partir de l'adresse destinale* [*schicksalhaft*], allemand, qu'était en train d'accomplir la barbarie nazie (« Le national-socialisme est un *principe barbare* » notait dès 1934 Heidegger dans un des *Schwarze Hefte*) ; ces paroles sont encore d'actualité et la tâche historique demeure donc entière pour les Allemands, aujourd'hui, de traduire la pensée de Heidegger afin de tenter de se mettre à l'écoute – à l'abri de tout ce que le ON croit pouvoir en dire – de ce que cette parole a de tout à fait inouï. Il se pourrait en effet que Heidegger soit d'une très singulière étrangeté [*Fremdheit*] par rapport à tout ce que ON entend habituellement par « l'Allemagne ». Non moins étranger était à sa façon Paul Celan, vivant à Paris, mais revenant souvent en Allemagne pour ne pas perdre le rapport vivant avec la langue. Le 26 septembre 1955, il écrivait ainsi à son épouse de Düsseldorf ces lignes significatives : « ...je suis tout à

---

<sup>8</sup> Martin Heidegger, *Parmenides*, GA 54, 18.

fait dépaysé par ce pays, où, assez bizarrement, on parle la langue que ma mère m'a apprise. » – « En ce qui concerne la République fédérale de l'Allemagne », mais pas seulement elle, comme il le dit dans une *Réponse à une enquête du Spiegel*, Celan espérait « en un changement : une transformation. » Et le poète ajoute : « Des systèmes de remplacement ne la produiront pas, et la révolution – sociale et en même temps anti-autoritaire – n'est pensable qu'à partir d'elle<sup>9</sup>. »

L'un et l'autre d'une radicale étrangeté [*Un-heimlichkeit*], quoique pour des raisons en partie différentes – en partie seulement –, c'est dans la langue seule que Paul Celan et Martin Heidegger cherchent pour l'être humain le site d'une possible *Heimat*. La *traduction qui jaillit originalement* est d'abord en quête de ce site et ce serait à mes yeux une chance inespérée si le présent livre pouvait contribuer en quelque façon à la recherche de ce site. Je tiens à ce sujet à dire toute mon admirative reconnaissance envers Jürgen Gedinat dont la présente traduction me semble si réussie, notamment parce qu'il n'a jamais hésité à travailler dans l'horizon de cette *traduction qui jaillit originalement*. C'est pour moi une grande joie de voir qu'il a gagné ce pari et qu'il ouvre ainsi à mon travail le chemin de cette explication de fond où il y va de l'essentiel [*wesentliche Aussprache*] que Heidegger appelait de ses vœux dans un texte admirable rédigé à la fin de l'année 1936<sup>10</sup>, en écho probablement au travail de traduction qu'avait courageusement entrepris à cette époque Henry Corbin. Il me semble que trop peu de Français encore ont vraiment répondu à l'appel d'un tel chemin qui est pourtant le seul chemin vers une Europe qui soit une véritable communauté et non pas seulement une zone de libre-échange. Pour cette Europe hespérique, en effet l'entente ne repose pas sur « une transaction temporaire » qui n'est qu'« un accord occasionnel, obtenu par l'équilibrage à un moment donné de ce

---

<sup>9</sup> Paul Celan, *Le Méridien & autres proses*, trad. Jean Launay, Paris, éditions du Seuil, La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle, 2002, p. 56.

<sup>10</sup> *Wege zur Aussprache : Pour en venir à s'expliquer sur le fond*, trad. François Fédier, in : Martin Heidegger, *Écrits politiques*, Paris, Gallimard, 1995, pp. 157-163.

qu'on demande et de que l'on offre »<sup>11</sup>, mais elle requiert une véritable *Auseinandersetzung* [un débat où chacun s'explique par rapport à l'autre quant à l'essentiel] dont Heidegger dit ce qui suit :

« La forme fondamentale du débat est le dialogue effectif [*das wirkliche Wechselgespräch*] dans lequel chacun des créateurs entre à son tour lorsqu'on se rencontre entre voisins. Seuls des écrits qui vont pousser leurs racines dans un tel échange où l'on se parle à fond peuvent être assurés de déployer plus avant une entente mutuelle, et de lui donner la marque de ce qui va demeurer<sup>12</sup>. »

Ce n'est certainement pas un hasard si le chemin d'une telle *Auseinandersetzung* s'ouvre ici, dans l'horizon (si décisif pour une vraie révolution, pour amorcer un virage *dans* notre propre temps) du voisinage de la poésie et de la pensée tel qu'il s'est historiquement incarné entre Paul Celan, un des grands lecteurs de philosophie de notre époque et Martin Heidegger, « quelqu'un d'une qualité extrême en matière d'écoute et d'entente » [*ein Äußerstes an Hören und Verstehen*] selon les mots du poète dans une lettre à Ilana Schmueli du 6 avril 1970<sup>13</sup>.

**Hadrien France-Lanord, Rouen, mars 2007**

---

<sup>11</sup> *Wege zur Aussprache*, GA 13, 16 ; *Écrits politiques*, p. 158.

<sup>12</sup> *Wege zur Aussprache*, GA 13, 20 ; *Écrits politiques*, p. 162.

<sup>13</sup> Paul Celan / Ilana Schmueli, *Correspondance*, trad. Bertrand Badiou, Paris, éditions du Seuil, La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle, 2002, p. 164.